

A rose is a rose is (not) a rose: De l'identification métaphorique ?

Denis Jamet

► **To cite this version:**

Denis Jamet. A rose is a rose is (not) a rose: De l'identification métaphorique?. *Cycnos, Revel*, 2004, L'identification, 21 (1), <<http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=27>>. <hal-01394993>

HAL Id: hal-01394993

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-01394993>

Submitted on 10 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Pour citer cet article :

Denis Jamet,

" A rose is a rose is (not) a rose : De l'identification métaphorique ? ",
Cycnos, Volume 21 n°1,
mis en ligne le 25 juillet 2005.

URL : <http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=27>

[Voir l'article en ligne](#)

AVERTISSEMENT

Les publications du site REVEL sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Conditions d'utilisation - respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle

L'accès aux références bibliographiques et au texte intégral, aux outils de recherche ou au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs.

Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement et notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site Revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés sur les postes des utilisateurs ou imprimés par leur soin.

L'université de Nice-Sophia Antipolis est l'éditeur du portail REVEL @Nice et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site.

L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe Revel.

A rose is a rose is (not) a rose : De l'identification métaphorique ?

Denis Jamet

Denis Jamet est agrégé d'anglais, titulaire d'un doctorat de linguistique anglaise et française préparé à l'Université Jean Moulin - Lyon 3 et à l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 sous la direction du Professeur Malcolm CLAY (Université Lyon 3) et du Professeur Claude DELMAS (Université Paris 3). Ses recherches portent essentiellement sur la métaphore. Il est actuellement Maître de Conférences à l'Université Jean Moulin - Lyon à la Faculté des Langues où il est également chargé de la communication. Il dirige la Maison des Langues de cette université depuis la rentrée 2002. Université Jean Moulin - Lyon 3 ; djamet@univ-lyon3.fr

L'auteur s'interroge sur la nature de l'identification censée être à l'œuvre lors de l'énonciation métaphorique, ainsi que sur celle du BE apparaissant dans le cadre de l'énonciation métaphorique. Est-ce un BE d'identification, d'équivalence, un BE locatif, existentiel, etc. ? En convoquant les développements de la linguistique cognitive (*Conceptual Metaphor Theory* et *Blending Theory*), il essaie d'y donner une réponse aussi bien au niveau conceptuel qu'au niveau linguistique, pour conclure que les cas d'identification lors de l'énonciation métaphorique sont assez rares, le processus de métaphorisation se basant parfois plus sur les différences que sur les similarités.

The author focuses his attention on the nature of the identification which is supposedly at the root of metaphorical enunciation, as well as on the nature of BE found in metaphorical utterances. Is it a marker of identification, of equivalence, or rather a locative or existential BE? He uses two cognitive linguistic theories (*Conceptual Metaphor Theory* and *Blending Theory*) and tries to give an answer on the linguistic and on the cognitive levels. He concludes by showing that there are few cases of identification during metaphorical enunciation as the metaphorization process is more often based on differences than on similarities.

identification, linguistique cognitive, métaphore, théorie conceptuelle de la métaphore, théorie de l'intégration conceptuelle

Introduction

Je désirerais commencer par une mise au point terminologique, car le terme même d'« identification métaphorique » peut théoriquement renvoyer à trois réalités assez différentes selon les chercheurs qui se sont penchés sur la métaphore.

- La première acception concerne l'identification linguistique de ce qui va être libellé comme « énoncé métaphorique », et de ce qui va l'être comme « énoncé littéral » ; la question consiste alors à savoir comment l'on identifie une métaphore par rapport à ce qui n'est pas métaphore, c'est-à-dire généralement le langage littéral. Bien que cette question soit primordiale et varie selon les auteurs, ce n'est pas celle qui m'occupera ici, bien que je serai obligé de la convoquer à certains moments de cette communication.

- La deuxième acception concerne essentiellement la linguistique de corpus, et consiste à savoir comment l'on peut – ou plutôt comment l'on pourrait, devrais-je dire – identifier une métaphore de façon systématique, quasi-mathématique par l'outil informatique ; ce n'est pas

non plus la question qui m'intéressera ici, même si elle continue d'avoir une certaine actualité en linguistique.

- La troisième acception, qui sera celle qui m'intéressera dans le cadre de cette communication, pourrait se décliner en plusieurs sous-questions :

- Peut-on parler d'« identification », de processus identificatoire lors de l'énonciation métaphorique ?
- Si tel est le cas, de quel type d'identification s'agit-il alors ? Est-ce une identification stricte, floue ?
- Finalement, à quel degré celle-ci se produit-elle ? Cette sous-question reviendra à définir ce que j'entendrai par « identification » dans le cadre du discours dans lequel se réalise l'énonciation métaphorique.

Pour tenter de répondre à ces questions, j'adopterai une perspective cognitive, en me situant dans le cadre des travaux des linguistes et psychologues cognitivistes américains tels G. Lakoff, M. Johnson, E. Sweetser, G. Fauconnier, M. Turner, pour n'en citer que quelques uns. Pour ce faire, je convoquerai deux théories cognitives que je tiens pour complémentaires, la CMT (« *Conceptual Metaphor Theory* ») élaborée par G. Lakoff et M. Johnson, ainsi que la BT (« *Blending Theory* »), modèle mis au point par G. Fauconnier et M. Turner. Si nous commençons par la définition de la métaphore proposée par C. Brooke-Rose (in *A Grammar of Metaphor*), l'on voit que la notion d'« identification » y tient une place primordiale :

Metaphor [...] is any replacement of one word by another, or any identification of one thing, concept, or person with another.

Si l'on en croit cette définition, le processus métaphorique se résumerait à une simple identification d'une chose, d'un concept ou d'une personne avec une autre chose, une autre personne ou un autre concept. Le processus métaphorique peut-il être défini par une simple identification sur des catégories extralinguistiques ? C'est ce que nous allons tenter de cerner, en nous penchant tout d'abord sur la *Conceptual Metaphor Theory*.

1. Fondements théoriques de la *Conceptual Metaphor Theory* et identification

La CMT et la BT sont complémentaires en ce qu'elles ont plusieurs points communs, le premier étant qu'elles considèrent que la métaphore est tout d'abord un phénomène conceptuel¹, avant d'être un phénomène linguistique. Les métaphores sont omniprésentes dans notre conception du monde environnant, et permettent de le structurer ; notre pensée fonctionne de façon métaphorique par nature, et les métaphores en langue ou en discours ne sont donc rendues possible que parce que l'homme a une propension conceptuelle métaphorique. Ainsi, G. Lakoff (1993 : 244) écrit-il : « *Metaphor is fundamentally conceptual, not linguistic, in nature. Metaphorical language is a surface manifestation of conceptual metaphor* ». Ces chercheurs ont mis au jour des métaphores conceptuelles capables de générer un certain nombre de métaphores linguistiques, comme l'explique Z. Kövecses (2002 : 4) :

A convenient shorthand way of capturing this view is the following: conceptual domain (a) is conceptual domain (b), which is what is called a conceptual metaphor. A conceptual metaphor consists of two conceptual domains, in which one domain is understood in terms of another. A conceptual domain is any coherent organization of experience.

Ainsi, à titre d'exemple, la métaphore conceptuelle an argument is war donne-t-elle lieu à plusieurs réalisations linguistiques² :

Your		claims		are		indefensible	
He	attacked	every	weak	point	in	my	argument
His		criticisms	were	right		on	target

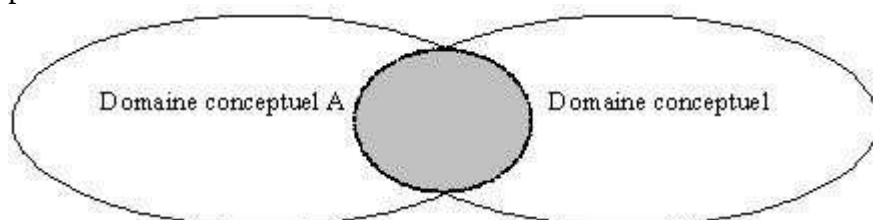
¹ On pourra consulter entre autres : <http://www.nationmaster.com/encyclopedia/conceptual-metaphor>

² Exemples empruntés à Z. Kövecses (2002 : 5).

I **demolished** his argument
 I've never **won** an argument with him
 You disagree? Okay, **shoot!**
 If you use that strategy, he'll **wipe** you **out**
 He **shot down** all of my arguments

Les métaphores linguistiques auxquelles nous avons accès en tant qu'objets d'étude ne sont alors qu'une réalisation possible des métaphores conceptuelles qui sous-tendent notre système de pensée.

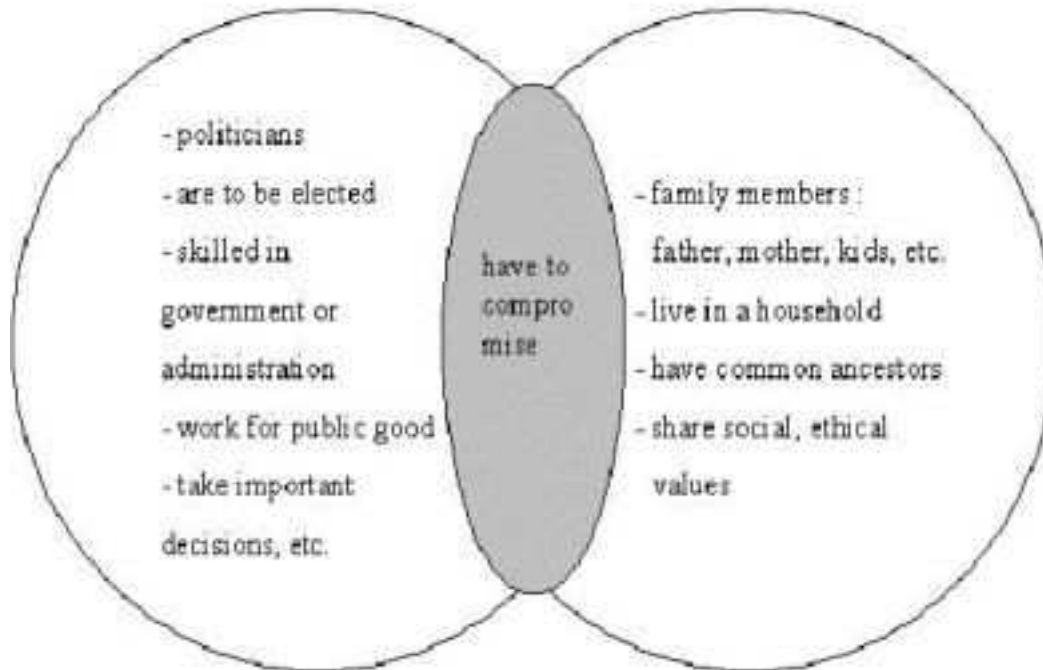
Le deuxième point commun à ces deux théories est que dans le cadre cognitif qui sera le mien tout au long de cette communication, la métaphore est généralement définie comme une mise en relation identificatrice, c'est-à-dire comme une série de correspondances conceptuelles entre deux domaines conceptuels, un domaine conceptuel source et un domaine conceptuel cible. Ce phénomène est connu sous le nom anglais de *mapping*. Il suffit de lire les définitions proposées par les linguistes pour le processus métaphorique – définitions dont je vous fais grâce lors de cette présentation tant elles sont légion – pour se rendre compte que cette notion d'« identification » est systématiquement présente – de façon plus ou moins patente – dès lors que l'on mentionne le processus métaphorique. Cependant, comme le schéma 1 l'illustre, le processus métaphorique ne joue pas sur l'intégralité des domaines conceptuels mis en relation, mais simplement sur une partie de ceux-ci, contrairement à ce que pourrait laisser penser la citation de Kövecses.



Prenons un exemple tiré du roman de l'écrivain H. Kureishi, intitulé *Intimacy* :

I could strike her. She would know then. But at home we are necessarily **politicians**.
 Yet I am about to say, 'Susan, don't you understand, can't you see, that of all the nights we have spent together, this is the last one – the last one of all?' (INT 25a)

Le sujet de l'énoncé *we* est ici mis en relation métaphorique, et identifié avec le concept de *politician*, afin de véhiculer l'idée des compromis nécessaires dans la vie de couple, comme dans la vie politique. Les deux domaines conceptuels identifiés ici sont / POLITICAL LIFE / ET / FAMILY LIFE /, avec une métaphore conceptuelle du type FAMILY LIFE IS POLITICAL LIFE. On remarque dans le schéma suivant que tous les éléments du domaine source ne sont pas mis en relation avec tous les éléments du domaine cible :



Domaine source : POLITICAL LIFE / Domaine cible : FAMILY LIFE

Dans notre exemple métaphorique, seule la notion « nécessité de faire des compromis » est commune aux deux domaines conceptuels, et c'est sur cette notion, sur ce concept que le processus de métaphorisation se base. Ces domaines conceptuels sont composés de notions, d'atomes de sens que l'on désigne généralement en linguistique sous le nom de « sèmes ». Tous les sèmes ne sauraient être convoqués lors du processus métaphorique, les deux domaines mis en relation analogique ne sont pas superposés l'un à l'autre, car cela signifierait que le domaine conceptuel source est la reproduction à l'identique du domaine conceptuel cible et, pour que l'acte métaphorique ait lieu, il faut un souvenir de leur différence. C'est pour cette raison que l'on parle de « superposition partielle », comme le note Z. Kövecses (2002 : 79) :

The mappings between A and B are, and can be, only partial. Only a part of concept B is mapped onto target A and only a part of target A is involved in the mappings from B.

Il y a donc dans toute métaphore un phénomène de *highlighting* et un phénomène de *hiding* ; *highlighting* s'applique au domaine cible, alors que *hiding* s'applique au domaine source, car seulement certains aspects du domaine source sont nécessaires pour comprendre un domaine cible, et d'autres doivent être mis de côté pour que le processus métaphorique ait lieu. Comme le rappelle Z. Kövecses (2002 : 81) :

Another property of metaphorical mappings is that speakers tend to utilize only some aspects of a source domain in understanding a target.

En effet, l'élément pertinent du domaine politique qui subit un phénomène de *highlighting* est la notion de compromis, quitte à en devenir prédominante dans le sémantisme de l'énoncé, alors que les autres notions comme le fait qu'il faille être élu, qu'il faille connaître les rouages de la vie politique, etc. subissent un phénomène de *hiding* nécessaire à l'émergence du sens métaphorique. S'il y a donc une sorte d'identification entre les deux domaines conceptuels, cette identification n'est que partielle, et ne doit être que partielle car, si l'identification était complète, nous serions face à deux domaines conceptuels identiques, comme je l'ai déjà mentionné. Lors du processus de métaphorisation, l'on n'utilise que certains aspects, certains sèmes du domaine source – voire un seul – pour comprendre le domaine cible³. J. Tournier (1985 : 229) note même que « les sèmes de transfert peuvent être aussi bien des sèmes

³ Ce que Z. Kövecses (2002. 81) nomme « partial metaphorical utilization ».

accessoires que des sèmes d'identification », ayant même remarqué « une tendance à une plus grande « productivité » des sèmes accessoires dans la formation des métaphores ». A première vue, l'identification semble donc être incomplète dans le cas du processus métaphorique, comme tenterait à le montrer l'exemple suivant :

Skirts, like theatre curtains later, quickened my curiosity. I wanted to know what was under them. There was waiting, but there was possibility. The skirt was a transitional object; both a thing in itself and a means of getting somewhere else. This became my paradigm of important knowledge. The world is a skirt I want **to lift up**. (INT 15)

L'énoncé métaphorique suivant, dans ce même contexte, serait-il possible ?

? The world is a skirt Ø.

Sans la postmodification que permet la relative déterminative, on peut douter de la recevabilité de cet énoncé. Mais quelle est la raison ? Elle nous semble à trouver du côté des domaines conceptuels mis en relation ; en effet, qu'identifie-t-on ici ? Est-ce le monde, ou plutôt la découverte du monde ? C'est bien la découverte du monde, ce que le lexème *knowledge* dans le cotexte droit précise d'ailleurs. Une jupe ne peut nullement être identifiée à une découverte du monde, alors que le fait de soulever une jupe peut l'être ; on aurait alors une identification métaphorique entre *discovering the world* et *lifting up skirts*. Dans ce cas, le processus de métaphorisation se base sur un seul sème, très accessoire, à savoir, la possibilité de découvrir. Là aussi, le processus de métaphorisation ne saurait se résoudre à une simple identification de domaines conceptuels.

Il est également important de noter le caractère asymétrique de ces métaphores conceptuelles, les deux termes ne pouvant pas être inversés sans changement de sens important. Si nous prenons une métaphore conceptuelle connue du type LOVE IS A JOURNEY, il est évident que cette métaphore conceptuelle n'est pas synonyme de A JOURNEY IS LOVE, car lors du processus métaphorique, il a été montré que les domaines conceptuels sont structurés, c'est-à-dire que l'on va généralement du plus concret vers le plus abstrait. Pourquoi ? Tout simplement parce que la métaphore permet d'appréhender et de structurer les domaines conceptuels abstraits en se basant sur des domaines conceptuels censés être plus proches, plus connus, plus facilement perceptibles, c'est-à-dire les domaines conceptuels concrets. On réfère à ce phénomène sous le principe d'unidirectionnalité des métaphores conceptuelles, principe qui se retrouve dans les réalisations linguistiques des métaphores conceptuelles. Si nous prenons l'exemple suivant qui est la réalisation linguistique de notre métaphore conceptuelle LOVE IS A JOURNEY,

But marriage is a battle, a terrible journey, a season in hell and a reason for living.
(INT 33)

il est peu probable d'avoir :

?? But **a terrible journey** is a marriage [...]

Si les deux domaines interagissent pour créer un nouveau sens métaphorique, il ne faudrait donc pas pour autant en conclure trop rapidement qu'ils le font au même degré. Z. Kövecses (2002 : 25) donne un exemple probant, sur lequel nous reviendrons plus tard : *This butcher is a surgeon* et *This surgeon is a butcher* n'ont évidemment ni le même sens, ni les mêmes connotations, le premier énoncé étant connoté positivement, alors que le deuxième l'est négativement. Autrement dit, les deux domaines mis en relation par l'activité métaphorisante ne sont pas sur le même plan, ne sont pas réversibles, et l'identification n'est et ne peut pas alors être complète. Penchons-nous pour affiner l'analyse sur la structure qualifiée de structure prototypique de la métaphore, structure généralement décrite sous la forme SN₁ + BE + SN₂ (dans laquelle c'est le SN₂ qui est le foyer métaphorique). Cette structure communément nommée « métaphore *in praesentia* » est souvent considérée comme la structure par excellence de la métaphore. Dans ce type de métaphores, peut-on vraiment considérer BE comme ce que les linguistes anglo-saxons nomment une *equative copula*, comme dans *John is the teacher* qui est le quasi-équivalent de *the teacher is John*, où le sujet

et l'attribut du sujet peuvent permuter sans réel changement de sens ? Notons que dans des structures littérales de ce type, il est difficile de changer la directionnalité lorsque le SN attribut du sujet est saisi rhématiquement : *John is a teacher = ?? a teacher is John*, ce qui est également le cas pour les métaphores utilisant cette structure, que l'attribut du sujet soit saisi rhématiquement ou thématiquement :

Susan can be a **virulent combatant**, with a sharp tongue I've enjoyed.
Unfortunately, her bitterness is too urgent to be witty; she lacks detachment. (INT 82-83)

Susan can be a virulent combatant = ?? a virulent combatant can be Susan.

Il y a, comme je l'ai déjà mentionné, unidirectionnalité de l'énoncé métaphorique, du domaine source vers le domaine cible, et pas le contraire, ce qui prouve que la structure n'est donc pas entièrement équative⁴. Elle serait plutôt qualificative, ce que tendent à montrer également les manipulations suivantes : face à l'énoncé *Susan can be a virulent combatant*, la question *?? Who is Susan ?* apparaît comme peu recevable, car BE n'est pas dans une structure équative du type *Susan is John's wife*, où la question *Who is Susan ?* aurait été tout à fait recevable. Face à une structure qualificative, la question qui peut être posée est plutôt une interrogative du type *What is Susan (like) ?*, l'interrogative montrant qu'il ne s'agit que d'une qualification, d'une perception provenant d'un énonciateur dans une situation d'énonciation définie. Un écho de ceci se retrouve dans les places syntaxiques attribuées aux deux arguments, l'un en fonction sujet, l'autre en fonction attribut du sujet : dans ces exemples métaphoriques du type SN₁ + BE + SN₂ (métaphorique), le SN₁ en fonction sujet est pris comme point de référence, car il a une référentialité dans le monde extralinguistique, alors que le SN₂ en fonction attribut du sujet ne prête pas sa référence, mais certaines de ses propriétés, dépendantes de la validation, du temps, etc. Le support reste le sujet, et demeure donc référentiel, car il évoque en premier lieu un référent, et éventuellement des propriétés, alors que l'attribut du sujet – le terme marquant bien la dépendance syntaxique qui existe – reste au niveau virtuel, sans être réellement référentiel, mais choisi pour son évocation de propriétés. Cette dépendance conceptuelle se retrouve donc sur le plan syntaxique, comme le note I. Tamba-Mecz (1999 : 213) :

Le premier GN₁ y assume en effet un rôle dominant à la fois au niveau syntaxique, où en tant que sujet grammatical il commande l'accord du verbe et de l'attribut ; et au niveau référentiel, où en tant que sujet logique, il est référentiellement autonome et délimite le champ de référence à l'intérieur duquel on doit statuer sur la validité du prédicat. Le second GN₂, par sa fonction d'attribut du sujet est syntaxiquement dépendant du GN₁ et dépourvu de toute autonomie référentielle, il s'incorpore au prédicat à titre de détermination notionnelle (*être un N*).

Si identification il y a, elle ne saurait donc être référentielle car, dans le cas de l'énonciation métaphorique, BE ou ETRE ne sont pas des opérateurs d'identification⁵ extralinguistique, mais hors-linguistique (et encore moins des opérateurs d'accès à l'existence), ce qui transparaît dans les mots de F. Nietzsche (1872 § 152 [1991] : 98) :

Le « est » du jugement synthétique est faux, il comporte une transposition, deux sphères d'ordre différent sont comparées, entre lesquelles une équation ne peut jamais prendre place.⁶

⁴ K. English (1997 : 18) note cependant que ce critère de réversibilité est parfois possible et que « lorsque la métaphore se lit dans les deux sens, c'est que les catégories ont subi suffisamment de déformation pour supprimer la direction initiale » ou, en d'autres termes, que la métaphore a atteint un degré de lexicalisation tel que son origine métaphorique n'est plus perçue, car le lien entre les deux domaines n'est plus perçu comme nouveau. R. Martin (1983 [1992] : 173) parle alors d'une « opération attributive » et d'une « opération extractive ».

⁵ Nous pouvons rapprocher cette idée de la distinction opérée par le Groupe μ (1970 : 114-115) entre le ETRE de détermination et le ETRE d'équivalence (celui du processus métaphorique), tout en gardant présent à l'esprit que l'équivalence n'est jamais une équivalence réelle (c'est-à-dire référentielle) dans le cas de la métaphore.

⁶ Nous ajouterions : « ne peut jamais prendre place tant que la métaphore conserve un souvenir de son origine métaphorique ».

P. Ricœur (1975 : 11) note également la valeur fondamentale de la copule ETRE, mais également sa contradiction interne :

Le « est » métaphorique signifie à la fois « n'est pas » et « est comme ».

Cette contradiction interne se retrouve dans la double force opposée entre identification (linguistique) et non-identification (extralinguistique / référentielle), c'est-à-dire un paradoxe entre une identification linguistique et une illusion imaginatrice extralinguistique. Ceci pose alors le problème de la « coréférence », et l'on voit bien que le processus métaphorique est tiraillé entre ces deux forces : d'un côté une identification conceptuelle purement imaginaire, et de l'autre, un déni de la réalité extralinguistique. L'identification – si identification il y a – ne se fait pas au niveau linguistique (des mots), mais au niveau des concepts, c'est-à-dire entre le domaine source et le domaine cible. Cependant, cette identification conceptuelle demeure incomplète, partielle, floue. Cette notion d'identification floue au niveau des concepts me semble d'ailleurs être une des propriétés définitoires de la métaphore, notion dont va découler celle d'implicite, car lorsque la métaphore n'est plus implicite, mais explicite, on se trouve face à une comparaison, et non plus face à une métaphore. La comparaison n'a donc pas le pouvoir identificatoire de la métaphore qui affirme toujours une équivalence, effectue toujours une catégorisation ; la comparaison, quant à elle, indique plutôt un rapprochement qui n'atteint de toute façon jamais le stade de l'équivalence, de l'identification, comme le note M. Deguy (1999 : 27) :

La comparaison [...] empêche, grâce au *comme* ou à tout autre articulation explicite, l'exaltation identitaire, et *maintient les distances* entre les comparables.

L'analogie, la ressemblance, en d'autres termes l'identification, doit donc rester implicite si l'on veut encore parler de « métaphore ». Ainsi, lorsque C. Perelman et L. Olbrechts-Tyteca (1958 [1992] : 538) déclarent que lors du processus métaphorique, il y a une réelle « fusion métaphorique » entre les deux domaines source et cible, je ne peux qu'avancer quelques doutes. Si les participants à l'acte énonciatif font « comme si », ils savent pertinemment que ce n'est pas réellement le cas. Ainsi, lorsque A. Henry (1971 : 69) écrit que « la métaphore [...] exploite totalement le signe d'équivalence », nous serons d'accord jusqu'à un certain point, car si l'identification fictive entre le métaphorisant et le métaphorisé est obligatoire pour que le processus de métaphorisation puisse avoir lieu, l'énonciateur fait comme si les deux domaines étaient identifiés, mais sait pertinemment que ce n'est pas le cas. L'opération métaphorisante se base sur un « *let's pretend* », un « coup de force identificatoire », comme le dénomme C. Delmas (1993 : 209) :

On peut dire que la métaphore est « une sorte de coup de force de la part de l'énonciateur, qui impose au destinataire une identification, qui, selon lui, découle ou est inférable d'une des parties » ou un « coup de force identificatoire ».

Finalement, il est important de noter qu'il existe souvent plusieurs domaines sources pour structurer le même domaine cible. Par exemple, pour parler de l'amour, l'on peut faire appel à plusieurs domaines sources, d'où plusieurs *mappings* possibles⁷ :

LOVE IS A JOURNEY (We're at a crossroads / We can't turn back now / This relationship is going nowhere / We're stuck / It's been a long, bumpy road / This relationship is a dead-end street / We've gotten off the track, etc.)
LOVE IS A NUTRIENT (I'm starved for affection / He thrives on love / I was given new strength by her love / She is sustained by love / She's love-starved, etc.)
LOVE IS AN ECONOMIC EXCHANGE (I'm putting more in our love relationship than you are, etc.)
LOVE IS FIRE (I'm burning with love / The fire between them finally went out / The flames are gone from our relationship, etc.)
LOVE IS CLOSENESS (We're closer and closer / We are moving away from each other, etc.) etc.

Tous ces exemples tendent à montrer que l'identification n'est pas stricte en ce que les domaines mis en relation ne saurait être inversés, et en ce que la mise en relation ne se fait pas

⁷ Les exemples sont empruntés à Z. Kövecses [2002], et à : <http://cogsci.berkeley.edu/MetaphorHome.html>

toujours d'un domaine donné vers un autre domaine donné, mais qu'il peut y avoir différents domaines sources qui rentrent en concurrence pour structurer un même domaine cible.

Maintenant que nous avons quelque peu défriché le terrain métaphorique, il convient alors de préciser la définition du terme même d'« identification ». Par « identification métaphorique », j'entendrai la réduction – au niveau conceptuel – de la différence (*otherness*) à la similarité feinte (*sameness*). Finalement, ce problème du degré d'identification qui se pose lors de l'énonciation métaphorique, ne se pose-t-il pas également lors de l'énonciation d'énoncés non-métaphoriques ? Si l'identification peut être quasi-complète dans des exemples du type *I'm Dennis, I'm a man, I'm a human being*, etc., c'est-à-dire dans des énoncés à valeur ontologique ou définitoire, qu'en est-il de la plupart des emplois de BE verbe copule, du type *I'm a teacher* ? S'il est vrai que je suis enseignant, cette identification n'est pas complètement définitoire de ma propre personne ; si je suis enseignant une bonne partie de mon temps, il reste heureusement des moments où cette caractéristique n'est pas définitoire de ma personne... D'où la probabilité de la question *What do you do?* et l'irrecevabilité de *What are you?*

La métaphore permet donc de casser les catégories établies (c'est-à-dire identifiées), afin de percevoir d'autres identifications possibles. Elle a conscience de l'aspect opératoire de cette notion dynamique d'identification⁸, identification feinte, simulée dans le cadre du processus métaphorique. L'on peut alors conclure que les cas d'identification quasi-complète sont assez rares, et l'on pourrait alors tracer un schéma afin de montrer le continuum existant entre identification et différenciation :

identification complète identification floue différenciation
I'm Dennis — I'm an English teacher — I have a new car — I'm a man — I'm a bag of worms

Il y a alors plus mise en relation identificatoire que réelle identification lors de l'énonciation métaphorique. Si la CMT m'a permis d'avancer l'idée que l'identification ne pouvait être que partielle lors de l'énonciation métaphorique, je voudrais maintenant convoquer les prolongements de cette théorie, la BT qui grâce à sa représentation en espaces mentaux va confirmer cette intuition.

2. La *Blending Theory* sur la notion d'« identification »

Si je prends un exemple devenu célèbre avec l'émergence de la BT, ou théorie des espaces mentaux⁹, exemple certes décontextualisé, mais dont le sens émerge cependant rapidement :

(1) *This surgeon is a butcher.* vs. (2) *This butcher is a surgeon.*

Comment se fait-il que dans l'énoncé (1) l'on ne peut qu'arriver à la conclusion que le chirurgien est incompetent, alors que dans l'énoncé (2), l'on arrive à la conclusion que le boucher est un maître dans l'art de la découpe ? Serait-ce à dire que le boucher est par définition incompetent, ou bien que son statut social moins élevé le dégrade à un tel point ? Bien sûr que non ! En d'autres termes, sur quel(s) aspect(s) l'identification a-t-elle lieu ? En effet, cette notion d'incompétence, d'insulte pour le chirurgien n'est contenue ni dans le domaine conceptuel du chirurgien, ni dans le domaine conceptuel du boucher. La CMT reste muette à ce sujet, et la réponse est alors à trouver ailleurs... C'est parce que le système de domaine source et de domaine cible n'est pas suffisant pour rendre compte des complexités de la pensée humaine que G. Fauconnier et M. Turner pensent qu'il est nécessaire d'avoir un réseau d'espaces mentaux. Dans cette théorie du *blending*, des espaces mentaux (le terme est de Gilles Fauconnier¹⁰) nous n'avons plus deux domaines conceptuels source et cible, mais

⁸ Il ne faudrait pas aller trop loin cependant, car si la métaphore permet de ne pas s'enfermer dans la fixité de l'identité, trop de métaphores peut conduire à la schizophrénie, d'où la notion de juste milieu.

⁹ En fait, cette théorie est connue sous une pluralité de noms : *theory of online meaning construction, conceptual blending, conceptual integration, the many space model, the network theory* (Coulson & Oakley 2000. 175).

généralement au moins quatre espaces mentaux, dont G. Fauconnier et M. Turner (1998) donnent la définition suivante :

Small conceptual packets constructed as we think and talk, for purposes of local understanding and action. Mental spaces are very partial assemblies.

Pour la BT, la métaphore n'est plus un phénomène unidirectionnel, alors qu'elle l'est – comme nous l'avons vu – pour la CMT. La principale différence entre la CMT de G. Lakoff et M. Johnson et la BT de G. Fauconnier et M. Turner est que la BT s'applique également à la compréhension des métaphores vives (cf. le terme de « *online meaning construction* »), ainsi qu'à la compréhension d'autres énoncés mettant en jeu l'imagination. Prenons un exemple simple :

If I were President, I would raise English linguistic teachers' salaries.

La BT postule que les deux premiers espaces mentaux sont ce que l'on nomme en anglais les *input spaces 1* et 2 (on parlera d'« espaces initiaux » en français¹¹), c'est-à-dire dans notre cas l'espace mental de l'énonciateur (*I*) et l'espace mental du Président de la République, c'est-à-dire l'ensemble des représentations cognitives que l'on se fait d'un président de la république (la personne, son rôle, sa fonction, l'imaginaire qui lui est attaché, etc.). Schématisons nos deux *espaces initiaux* :



¹⁰ Cf. FAUCCONNIER Gilles, *Mental Spaces : Aspects of Meaning Construction in Natural Language*, Cambridge and New York, Cambridge University Press, 1994.

¹¹ M. Turner donne également comme traduction possible en français « espaces collaborateurs », « espaces parents », « espaces donnés » ou « espaces inputs » :

- <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cdf/cdf1.html>

- <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cdf/cdf2.html>



Ces deux espaces initiaux donnent lieu à un *generic space* (espace générique), c'est-à-dire à une structure abstraite qui regroupe les éléments communs à l'espace initial 1 et à l'espace initial 2. Les éléments non pertinents à la mise en relation des deux espaces ne sont pas réalisés dans l'espace générique (par exemple, le fait qu'un professeur de linguistique anglaise doit avoir une thèse, une agrégation, passer devant le CNU, etc.), mais qui sont néanmoins présents (selon les connaissances des divers locuteurs) dans les domaines initiaux, même s'ils ne sont pas activés lors du processus métaphorique.

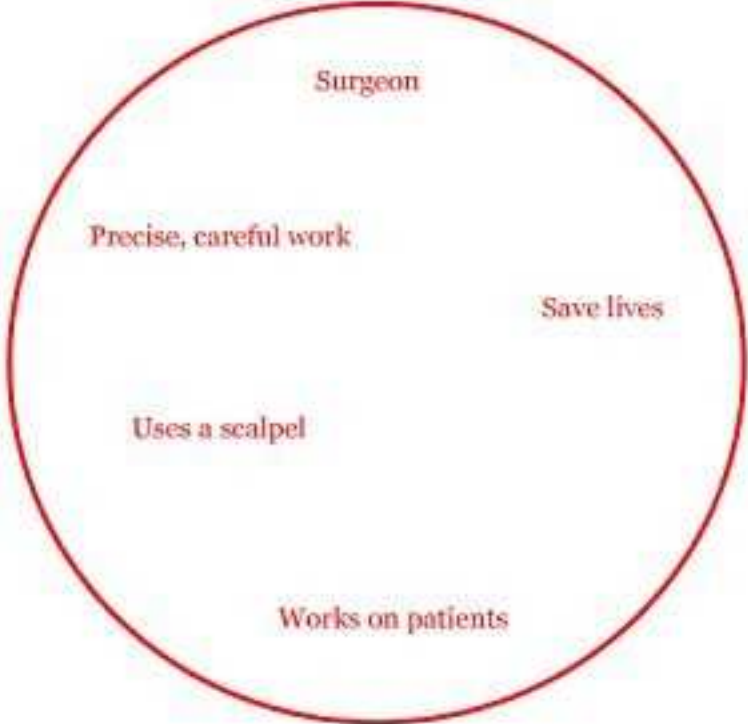


Le quatrième espace mental qui nous intéresse de prime abord est le *blended space* (espace intégrant), c'est-à-dire le résultat de l'imagination de l'énonciateur et du co-énonciateur. Dans cet espace, il y a intégration et interaction de certains éléments des deux espaces initiaux, intégration impossible dans un autre domaine. Contrairement à la CMT, la projection unidirectionnelle d'un domaine source vers un domaine cible n'est plus de mise, car les éléments des deux espaces initiaux se trouvent projetés dans l'espace intégrant. C'est dans cet espace que l'on peut générer des nouvelles conceptualisations en « mélangeant, mixant » des concepts de domaines disparates, disparates certes, mais ayant toujours une cohérence interne. Les éléments qui ont des équivalents (*counterparts*) dans les deux espaces initiaux peuvent se retrouver plus ou moins fusionnés dans l'espace intégrant, bien que ce ne soit pas forcément le cas. Dans le cas présent, l'énonciateur est associé au président de la République. Il y a donc un phénomène d'intégration conceptuelle (ce que l'on nomme *blending* en anglais) entre l'identité de la personne en espace initial 1, et le rôle joué par la personne en espace initial 2, ce qui crée fréquemment ce que l'on appelle une structure émergente (*emergent structure*) qui n'existe que par la seule imagination, mais qui permet d'envisager une situation hypothétique, voire contrefactuelle, qui mélange des éléments de l'espace initial 1 et de l'espace initial 2. Ces représentations créées dans la structure émergente ne sont pas forcément réalistes, c'est-à-dire conformes à la réalité extralinguistique, mais c'est justement ceci qui en fait toute la richesse. Le fait qu'il y ait « fusion » entre deux éléments distincts des espaces initiaux 1 et 2 signale que l'on peut être face à une métaphore, mais ne le garantit pas, ce que montre notre exemple non-métaphorique.

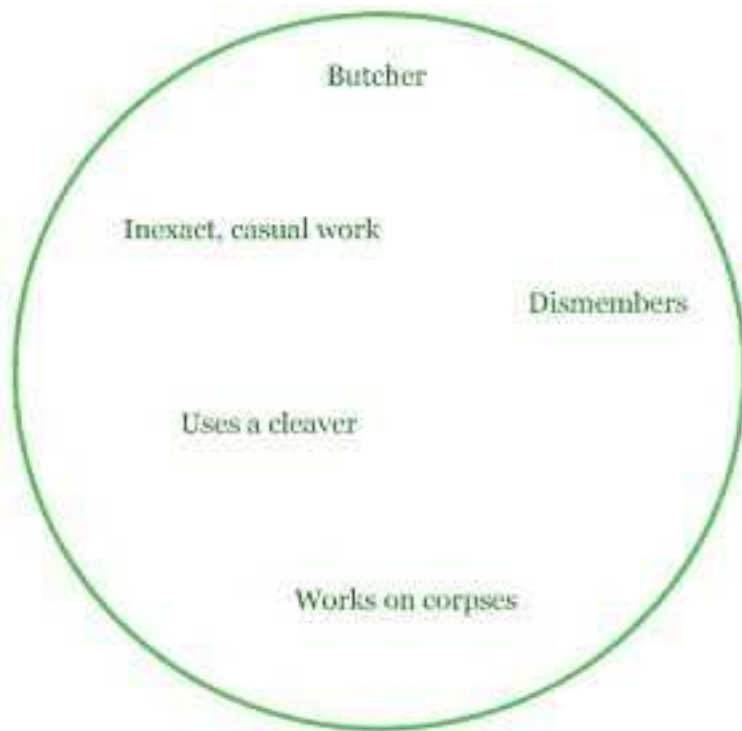
Si l'on revient à la notion même d'identification après cette digression, l'on voit bien que dans l'énoncé *If I were president, I would raise English linguistic teachers' salaries*, la copule BE n'est pas la trace d'une identification stricte, de par la présence du marqueur hypothétique IF, et du -ED à valeur hypothétique, contrefactuelle.

Si je reviens maintenant à l'exemple métaphorique cité à plusieurs reprises, *this surgeon is a butcher* – celui que je viens d'étudier ne l'étant pas – la théorie du *blending* peut-elle

expliquer cet effet de sens, et comment peut-elle rendre compte du degré d'identification, et surtout de la nature des éléments identifiés ? Nous sommes face à deux espaces initiaux, l'espace mental du chirurgien (c'est-à-dire les représentations cognitives que l'on se fait du chirurgien prototypique), et l'espace mental du boucher (c'est-à-dire les représentations cognitives que l'on se fait du boucher prototypique). Ce qui, sous forme de schéma, peut donner la représentation suivante :



INPUT SPACE # 1



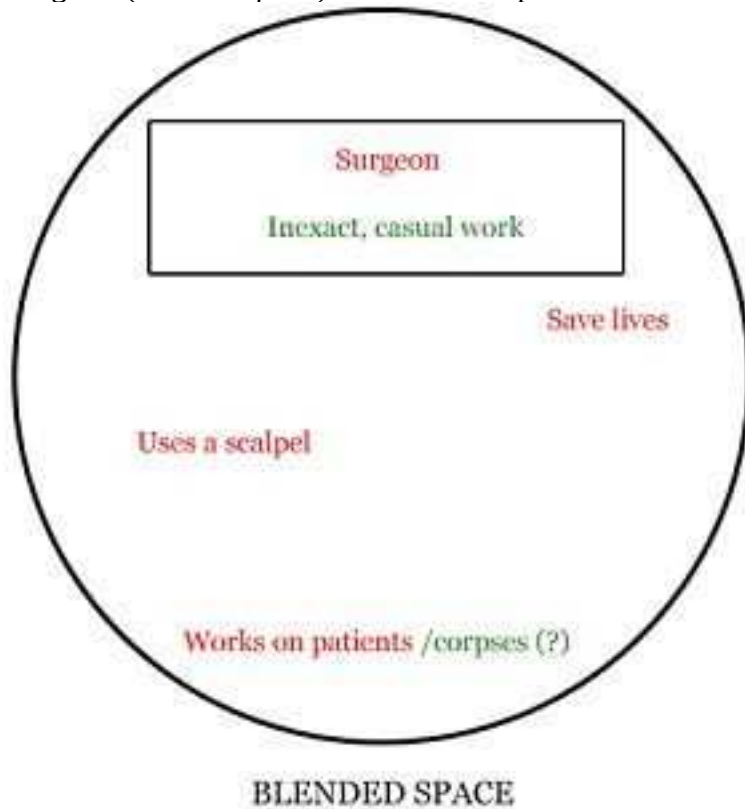
INPUT SPACE # 2

Ces correspondances donnent lieu à ce que nous nommons un espace générique, à savoir la structure conceptuelle partagée par les deux espaces initiaux. L'espace générique pourrait être symbolisé de cette façon :



GENERIC SPACE

A ces trois espaces mentaux s'ajoute celui qui nous intéresse de prime abord, à savoir l'espace intégrant, espace mental qui reçoit certains éléments de chacun des espaces initiaux, certains éléments de l'espace générique, mais plus important, qui permet de développer d'autres éléments, d'autres structures qui sont inexistantes car impossibles dans les espaces initiaux. C'est donc grâce à ce processus que notre vision du monde se modifie insensiblement, par les structures émergentes permises à l'intérieur de l'espace intégrant. Schématisons l'espace intégrant (*blended space*) de notre exemple :



L'espace intégrant conserve certaines structures des deux espaces initiaux, mais avec une topicalisation sur un des deux : ici, l'identité topicalisée est le chirurgien (on ne parle plus du boucher), la finalité est celle du chirurgien également (sauver les vies), ainsi que les instruments (scalpel). Par contre, les moyens mis en œuvre ne sont pas ceux du chirurgien, mais ceux du boucher, d'où la création d'une structure émergente qui, rappelons-le « *arises as a product of the imaginative process of integration* » (Coulson & Oakley 2000 : 179). La structure émergente créée dans l'espace intégrant correspond à l'intégration du rôle du chirurgien et des moyens mis en œuvre par le boucher pour découper la viande (et, par répercussions, une intégration de *patient* et de *corpse*) ; dans l'espace intégrant, il y a une juxtaposition d'un élément de l'espace initial 1 et d'un élément de l'espace initial 2, c'est-à-dire que l'émergence de nouveaux éléments dans l'espace intégrant, éléments qui concourent au sens métaphorique, sont dus à la juxtaposition, à la combinaison d'éléments provenant d'espaces mentaux distincts. L'on voit alors clairement qu'il est difficile de parler d'identification *stricto sensu* pour cet exemple ; si identification il y a, elle se passe alors entre la finalité du métier de chirurgien (sauver des vies) et les moyens employés par le boucher dans son travail quotidien (découper de la viande morte), mais certainement pas entre le chirurgien et le boucher en tant que personnes. Selon les termes de la BT, l'on peut dire que la fusion ne se situe pas entre deux éléments de même niveau, deux éléments isotopes, mais entre éléments de différents niveaux. Là encore, la notion d'identification montre ses limites, tout comme cette définition de la métaphore proposée par A. Katz (1998 : 33) :

A good metaphor emphasizes similarity relations and deemphasizes the dissimilarities.

Ces exemples de métaphores condamnent la vision traditionnelle qui considérait que la métaphore n'était qu'une comparaison abrégée, la raison d'être de la comparaison étant de comparer, c'est-à-dire d'établir une ressemblance – et non une différence – entre deux domaines. Dans le cas de la métaphore, les différences entre les domaines sources et les domaines cibles pour la CMT, ou entre les domaines initiaux pour la BT, sont donc aussi fécondes que les ressemblances¹², comme I. A. Richards (1936 [1964] : 127) le notait déjà en 1936 :

Thus, talk about the identification or fusion that a metaphor effects is nearly always misleading and pernicious. In general, there are very few metaphors in which disparities between tenor and vehicle are not as much operative as the similarities. Some similarity will commonly be the ostensive ground of the shift, but the peculiar modification of the tenor which the vehicle brings about is even more the work of their unlikenesses than their likenesses.

L'énonciation métaphorique n'est donc pas le lieu de prédilection de l'identification stricte, mais de l'identification simulée, feinte, à laquelle il faut tout de même faire semblant de croire si l'on désire que le processus métaphorique fonctionne...

Conclusion

La question à laquelle j'ai tenté de répondre était la suivante : quelle est donc la nature du BE apparaissant dans le cadre de l'énonciation métaphorique ? Est-ce un BE d'identification, d'équivalence, un BE locatif, existentiel, etc. ? J'ai essayé d'y donner une réponse aussi bien au niveau conceptuel qu'au niveau linguistique.

Puisqu'il me faut maintenant conclure, je souhaiterais le faire en notant que les processus identificatoires connus sous le nom de *mappings* sont à l'œuvre aussi bien dans le langage métaphorique que dans le langage littéral, et la seule différence qu'il va y avoir va se trouver dans l'espace intégrant. Plus les espaces initiaux mis en relation dans l'espace intégrant seront cognitivement éloignés, plus les éléments conceptuels identifiés dans l'espace intégrant le seront asymétriquement, plus le degré de métaphoricité apparaîtra comme fort aux locuteurs, ce degré de métaphoricité ne prouvant qu'une seule chose : que le caractère métaphorique ou littéral d'un énoncé ne dépend pas des mécanismes de mise en relation, mais du statut des éléments mis en relation. Ainsi, comme le rappelle M. Turner (1998 : 60) :

[...] The commonsense dichotomy between "literal" and "figurative" is a psychological illusion. There is no doubt that some products of thought and language seem literal while others seem figurative. We have reactions, and they are motivated, but these motivations do not come from fundamental differences of cognitive operations.

Si l'énonciation métaphorique semble dans un premier temps identifier deux entités, ce n'est que pour mieux rejeter cette identification dans un deuxième temps ; en d'autres termes, si la métaphore établit une identité entre deux entités, elle le fait sans pour autant faire porter l'attention sur les incongruités de cette pseudo-identification...

Brooke-Rose, C. *A Grammar of Metaphor*, London, Mercury Books, (1958 [1965]).

Cacciari, C. « Why Do We Speak Metaphorically ? Reflections on the Functions of Metaphor in Discourse and Reasoning », in Katz, A. N., Cacciari, C., Gibbs, R., W. et Turner, M., *Figurative Language and Thought*, New York – Oxford, Counterpoints : Cognition, Memory, and Language, Oxford University Press, 1998 : 119-157.

Charbonnel, N. et Kleiber, G. *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, 'Linguistique nouvelle', Presses Universitaires de France, 1999 : 207-235.

¹² K. English (1997 : 225) cite en guise d'exemples certaines métaphores des NTIC qui ont l'apparence de véritables oxymores, du type : *intelligence artificielle, réalité virtuelle, proximité lointaine, mobilité sédentaire, logiciel interactif*, etc.

- Coulson, S. et Oakley, T. « Blending basics » in *Cognitive Linguistics* 11 3/4, Walter de Gruyter, 2000 : 175-196.
- Deguy, M. « Et tout ce qui lui ressemble », in Charbonnel, N. et Kleiber, G. *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, 'Linguistique nouvelle', Presses Universitaires de France, 1999 : 17-31.
- Delmas, C. *Structuration abstraite de la chaîne linéaire en anglais contemporain*, Paris, 'Linguistique', Cedel, 1987.
- English, K. *Une place pour la métaphore dans la théorie de la terminologie : les télécommunications en anglais et en français*, thèse de doctorat nouveau régime, 2 volumes, Université de Paris XIII, 17 novembre 1997.
- Fauconnier, G. *Mental Spaces : Aspects of Meaning Construction in Natural Language*, Cambridge & New York, Cambridge University Press, 1994.
- , *Mappings in Thought and Language*, Cambridge & New York, Cambridge University Press, 1997.
- Fauconnier, G. et Turner M. « Conceptual Integration Networks » in *Cognitive Science* 22.1, 1998 : 133-187.
- Grady, J. E., Oakley, T., Coulson S. « Blending and Metaphor », in Gibbs, R. and Steen, G. (Eds.), *Metaphor in Cognitive Linguistics*, Amsterdam, John Benjamins, 1999 : 101-102. <http://www.wam.umd/~mturn/WWW/blendaphor.html>
- Henry, A. *Métonymie et métaphore*, Paris, Editions Klincksieck, 1971.
- Katz, A. N. « Figurative Language and Figurative Thought : A Review », in Katz, A. N., Cacciari, C. Gibbs, R. W. et Turner, M. *Figurative Language and Thought*, New York – Oxford, Counterpoints : Cognition, Memory, and Language, Oxford University Press, 1998 : 3-43.
- Katz, A. N., Cacciari, C., Gibbs, R. W. et Turner Mark, *Figurative Language and Thought*, New York – Oxford, Counterpoints : Cognition, Memory, and Language, Oxford University Press, 1998.
- Kövecses, Z. *Metaphor. A Practical Introduction*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2002.
- Lakoff, G. « The Contemporary Theory of Metaphor », in Ortony, A. (Ed.), *Metaphor and Thought*, Second edition, Cambridge University Press, 1993 : 202-251.
- Lakoff, G. et Johnson, M. *Metaphors We Live By*, The University of Chicago Press, Chicago, 1980.
- Nietzsche, F. *Le livre du philosophe. Etudes théorétiques*, Paris, GF-Flammarion, (1872-1875 [1991]).
- Ortony, A. (ed.), *Metaphor and Thought*, Second edition, Cambridge University Press, 1993.
- Marick, B. <http://wiki.cs.uiuc.edu/Visualworkings/Surgeon+Is+Butcher>
- Perelman, C. et Olbrechts-Tyteca, L. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 5^{ème} édition, Editions de l'université de Bruxelles, (1958 [1992]).
- Prandi, M. « Grammaire philosophique de la métaphore », in Charbonnel, N. et Kleiber, G. *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, 'Linguistique nouvelle', Presses Universitaires de France, 1999 : 184-206.
- Richards, I. A. *The Philosophy of Rhetoric*, London – Oxford – New York, Oxford University Press, (1936 [1964]).
- Ricoeur, P. *La métaphore vive*, Paris, 'Essais', Points, 1975 (Seuil ; 1997).
- Sweetser, E. E., *From Etymology to Pragmatics. Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge Studies in Linguistics #54, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Tamba-Mecz, I. « La femme est-elle une fleur comme le bleuets est une fleur ? Métaphore et classification : les structures en 'Le N1 est un N2' », in Charbonnel, N. et Kleiber, G. *La*

métaphore entre philosophie et rhétorique, Paris, 'Linguistique nouvelle', Presses Universitaires de France, 1999 : 207-235.

Taylor, J. R., *Cognitive Grammar*, Oxford Textbooks in Linguistics, Oxford, Oxford University Press, 2002.

Tournier, J. *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1985.

Turner, M. « Figure », in Katz, A. N., Cacciari, C., Gibbs, Raymond, W. et Turner, M. *Figurative Language and Thought*, New York – Oxford, Counterpoints : Cognition, Memory, and Language, Oxford University Press, 1998. 44-87.

Liens internet

<http://www.wam.umd.edu/~mturn/WWW/blending.html> : Site consacré à la théorie du « blending and conceptual integration », avec de nombreuses références ainsi que de nombreux liens vers des articles, dont certains téléchargeables.

<http://philosophy.uoregon.edu/metaphor/metaphor.htm> : Center for the Cognitive Science of Metaphor Online.

<http://cogsci.berkeley.edu/> : Conceptual Metaphor Home Page (site élaboré par G. Lakoff et M. Johnson).

<http://www.bepress.com/casbs/monograph-imagination/> : Conférences de Mark Turner (en français) au Collège de France.

Corpus

KUREISHI Hanif, *Intimacy*, London – Boston, Faber & Faber, 1998.